

Culte du 29 mars 2026 – Dimanche des Rameaux

Prédication Sylviane Spindler-Weben

Sauve-nous ...

Nous fêtons aujourd'hui le dimanche des Rameaux, le premier temps fort de la Semaine Sainte et du grand rendez-vous de Pâques. Il est toujours intéressant de comparer la façon dont les événements sont relatés dans les textes que nous avons à notre disposition... Nous avons lu ce matin le récit de la journée proposé dans l'Évangile de Matthieu. Si Matthieu et Jean évoquent des foules en liesse, les livres de Luc et Marc ne décrivent ni arrivée triomphale ni grands élans populaires. **Mais les quatre Évangélistes convergent sur l'essentiel : pour la première fois, Jésus donne à comprendre ce jour-là qu'il est le Messie promis par Dieu.**



Un petit rappel... La terre d'Israël est alors sous domination romaine. Les pèlerins se pressent à Jérusalem pour célébrer la fête de Pessah - la Pâque - qui commémore la libération du peuple juif et sa sortie d'Égypte. Avec ses disciples, Jésus se trouve au milieu d'une masse de gens en pleine effervescence, agitée et troublée, dans un contexte d'occupation étrangère. La foule n'est pas venue pour lui : elle était là de toutes façons pour célébrer le souvenir de sa délivrance passée mais aussi, à l'évidence, pour chercher des raisons d'entrevoir un futur meilleur.

« Hosanna ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux ! »

Ces cris qui résonnent au passage de Jésus disent que la foule voit en lui l'incarnation de prophéties anciennes et de promesses de toujours.

Il est vrai que Jésus fait son entrée dans la Ville Sainte précédé par une certaine réputation. Ces dernières années, il a sillonné les différentes régions de la Palestine avec ses disciples. Il s'est mis à l'écoute des gens et de leurs souffrances. Il les a soulagés et encouragés. Il a enseigné, promis l'amour de Dieu et proclamé le pardon. Il a suscité de grands espoirs.

Son arrivée sur un âne fait référence à la prophétie du prophète Zacharie que les Juifs de l'époque connaissent parfaitement et qui est interprétée comme une déclaration messianique : « Voici ton roi qui vient à toi, humble et monté sur un âne. ». Quand le peuple clame le psaume 118 à son passage : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur », il affirme que sa venue accomplit la promesse divine. Les éléments de la révélation sont en place.



Jésus connaît les tensions qui agitent dans le pays à la fois les pharisiens en tant que chefs religieux bien installés et les maîtres politiques qui les protègent – et il sait que ce moment d'espérance naissante va les gêner, les uns et les autres. Il est applaudi par la foule, mais il sait qu'il n'est pas le roi qu'elle espère ; qu'elle projette sur lui ses rêves d'un grand sauveur politique, économique et religieux qu'il n'est pas. Il accepte ses louanges, même s'il sait qu'elle n'a, en fait, pas compris qui il est ; même s'il sait qu'il sera ignoré, lâché ou rejeté par les mêmes quelques jours plus tard et qu'il sera cloué sur la croix sans un murmure de leur part.

Il ne fait pas de miracles pendant cette entrée à Jérusalem, il ne fait pas de grand discours ; il accueille la joie de la foule, sa confiance, son espérance. Mais il sait que cet accueil triomphal l'engage de manière définitive sur le chemin de la croix. Il est en route vers le don de soi et s'apprête à servir jusqu'au bout.

Malentendu, désillusion, déception, fin des espoirs. Il faudra attendre la croix et la résurrection, quelques jours après - quand il « sera élevé à la gloire » - pour comprendre qu'il était bien le Messie annoncé, à défaut de celui qui était attendu : le roi de l'amour, de la compassion, du pardon. Celui qui a vaincu le mal en y entrant et en le traversant.



Il y a bien sûr largement de quoi méditer sur cet épisode, sur la versatilité des foules, sur la facilité avec laquelle l'ardeur festive peut se transformer en haine, en ressentiment et en colère ; sur la difficulté à comprendre et accepter ce que Dieu donne à voir de vulnérabilité dans celui qu'il envoie ce jour-là.

Je vous propose de nous garder d'accabler cette foule inconstante qui nous ressemble tant et de nous arrêter ce matin sur un petit mot qui est au cœur du récit et qui a traversé les siècles sans jamais être traduit. C'est le mot « hosanna ».

Il s'agit d'un des trois mots hébreux les plus connus, avec le mot « amen » qui est le mot de la foi, de la confiance que nous avons en Dieu, et le mot « alléluia », c'est-à-dire « célébrez l'Éternel », qui est une invitation à louer Dieu. Le mot « hosanna » est très peu présent dans la Bible : une seule fois dans l'Ancien Testament et 6 ou 7 fois dans le Nouveau. Et ce dimanche sera le seul jour de l'année liturgique où nous l'utiliserons, puisque le reste du temps nous disons plutôt « alléluia ».

Hosanna signifie : « Sauve-nous, nous t'en prions » ou « S'il te plaît, accorde le salut ! ».

Sous l'occupation romaine, la foule de Jérusalem connaît l'injustice, l'humiliation, la peur. Elle espère un messie politique, un roi guerrier, un libérateur puissant. Elle fête mais elle implore aussi : « Sauve-nous » ...

A bien des égards, ce cri de détresse est aussi celui du monde d'aujourd'hui ; celui d'une humanité fragile qui a une conscience aiguë de sa vulnérabilité, qui aspire à une transformation de sa condition. Ce cri est celui de nos tourments, de nos révoltes et de nos espoirs impossibles tant le salut de Dieu paraît trop souvent s'écarter de nos projections humaines de puissance et de nos attentes concrètes pour nos vies.

C'est une supplication qui dit le profond besoin du secours de Dieu.

Comme les anciens, nous sommes tenaillés par l'angoisse, la colère, le désespoir, les désillusions, l'amertume, l'effroi parfois. Nous aspirons éperdument à être sauvés des guerres, des injustices, des crises climatiques, des inégalités, de la solitude, de la maladie et du mal-être.... Et quand le chaos semble gagner de façon inexorable dans l'impunité et le tragique, l'idée d'un « sauveur suprême » apparaît comme une option enviable ou à tout le moins rationnelle.

Tous ceux qui souffrent espèrent être sauvés, ici et maintenant.



En tant que lecteurs de l'Évangile, nous savons que Jésus a fermement repoussé la tentation et l'idée même de la toute-puissance ; qu'il propose un salut non violent, spirituel. Un salut qui ne vient pas à nous de l'extérieur mais qui passe par l'intérieur de nous.

C'est un fait : Dieu n'a pas annulé notre condition humaine. Mais nous croyons qu'il l'habite, qu'il travaille à travers nos consciences, nos engagements. Nous croyons que son souffle nous accompagne et libère notre meilleure part.

Pour nous, Chrétiens, « Hosanna » n'est pas à comprendre comme une aspiration à fuir le monde, mais comme un appel à le transformer. Quand nous disons « hosanna » aujourd'hui, nous nous projetons, en quelque sorte, en acteurs de salut. Quand nous défendons la dignité humaine, quand nous pardonnons, quand nous créons du lien là où il y avait rupture, nous répondons nous-mêmes au cri : « Sauve-nous ». Car Jésus nous appelle à sa suite à ce travail de soulagement des souffrances. Il nous exhorte à répondre inlassablement à l'appel de la vie, à croire que la lumière traverse y compris le drame et l'échec, à cultiver l'ardeur des recommencements, à poser des actes qui libèrent l'espérance de celles et ceux qui viendront après nous.

Hosanna ...

Que ce cri devienne en nous une lucidité sur notre monde, un horizon spirituel, un engagement pour plus de justice et de paix.

Le temps inauguré à Noël, fête de l'incarnation, s'épanouit au moment de l'entrée dans la Passion. Temps de la révélation du Christ, homme de paix venu offrir sa paix au monde et qui nous charge d'être ceux qui, déjà, la vivent pour qu'elle se répande.

Prier et espérer, laisser l'Évangile cheminer en nous et déborder de nous. C'est le chemin de vie sur lequel Jésus nous appelle à sa suite.

Amen